

LE PONT DE PIERRE

Frédéric Jésus

Joie de la cécité – « Mes pensées, dit le Voyageur à son ombre, doivent m'indiquer où j'en suis : non pas me révéler où je vais. J'aime l'ignorance de l'avenir et ne veux succomber à l'impatience ni à la saveur anticipée des choses promises. »

Friedrich Nietzsche, Le gai savoir

*A n'importe quel âge
en amour
on est tous
des débutants.*

Abdellatif Laâbi, Les fruits du corps

Cela lui aura pris, quoi, à peine plus de treize ans pour parvenir ici. Ici ? Oui, c'est-à-dire au beau milieu de ce vieux pont de pierre. Ça tombe bien, d'ailleurs, vu qu'il s'appelle Pierre, enfin ce n'est que son prénom, il ne l'a pas choisi, pas plus que son patronyme, mais ils se sont mutuellement adoptés, son prénom et lui. Il lui convient assez, par conséquent, et c'est une raison de plus pour se trouver « ici », mais il n'est pas d'humeur ce matin à jouer avec les mots. Sur son visage, qu'un grand-oncle bougon qualifia un jour d'« ingrat » – oreilles décollées et tignasse indocile –, s'affichent une réelle gravité ainsi qu'un début de moustache. Derrière lui, serpente le chemin par lequel il est arrivé. Mais que nul n'aille prétendre que, pour cela, il a fallu au prénommé Pierre suivre une trace de petits cailloux blancs : ça ne l'amuserait toujours pas, tout l'oppose aux options d'un trivial Poucet – on dira bientôt pourquoi. Devant lui, un autre chemin semble mener à un vaste carrefour à choix multiples qui se déploie en pleine clairière. Entre les deux, le vieux pont de pierre, donc. Et désert. Ou presque : sur le parapet rongé de lichens qui se dresse à sa gauche, il distingue une sauterelle, minuscule et pathétique, vert sauterelle. Sous le pont, coule une rivière gracieuse, vigoureuse, joyeuse, printanière. Ses flots toniques et glougloutant donnent envie d'avoir soif et de descendre s'y abreuver. Or, malgré sa bouche et sa gorge sèches, Pierre n'a pas soif – ou plutôt, une rivière ne suffirait pas, à cet instant, à l'étancher. Mais il a faim peut-être, après tous ces kilomètres.

Maintenant que, pour d'obscures mais sans doute bien précises raisons, il marche seul, les mains libres, Pierre se pose de nouvelles questions. Cette rivière par exemple, pourquoi ne pas en longer la berge plutôt que se contenter de la franchir comme s'il fallait gommer sa présence, nier son importance ? Certes, tout petit déjà, il admirait les ponts, il explorait avec ses cubes en bois l'art d'en ériger de miniatures sans que tout ne s'écroule. Et le voici maintenant parvenu à cette étape de sa sortie d'enfance au seuil d'un vrai pont, d'un modèle de pont, chenu, indestructible, amical, plus ou moins abandonné pourtant. Il s'y tient droit debout, solitaire et confiant, en surplomb des lourds blocs taillés – certains en clef de voûte, on apprend cela à l'école – qui viennent épouser les piles et dont il devine la présence rassurante sous ses pieds. Audace géniale se riant de la pesanteur, des

flots et de leurs crues tout en leur rendant un très durable hommage. Il songe aux valeureux maçons qui en ont pris le risque, il y a plusieurs siècles de cela, en bricolant de fiers échafaudages, de périlleuses et provisoires palées, pour mieux relier les habitants et les passants des deux rives.

Pierre n'a pas l'âge de méditer trop longtemps sur le talent des ancêtres, mais déjà celui de s'interroger sur ce qu'il convient de « relier ». S'impose aussi la métaphysique du ventre : il sort de son sac un paquet de Choco-BN, subtilisé la veille au soir dans quelque placard familial ; et, tout en grignotant l'un d'entre eux, il en considère un autre. Un biscuit au-dessous, c'est peut-être « d'où je viens » ; un biscuit au-dessus, c'est peut-être « où je vais » ; entre les deux, une couche de chocolat, et c'est peut-être « où je suis » ... Cela ne s'apprend pas à l'école – « Hors sujet ! », viendrait sanctionner, à l'encre rouge, un tel propos dans la marge de la copie, cet espace que s'arrogent les professeurs, en tristes policiers de l'imaginaire – et pourtant : le présent n'est-il pas en effet ce succulent chocolat confiné entre le passé, ce déjà vécu, et le futur, ce reste à vivre, mais qui s'en distingue éminemment ? L'appétit vient en mangeant, dit-on. En tout cas il stimule et aiguise les métaphores, et Pierre rêve maintenant d'un sandwich fromage-tomate. Composé d'un fromage affiné pendant plusieurs mois dans de fraîches caves et de tomates offertes aux promesses de leur maturation sous un vigoureux soleil, fusion des hommages au passé et au futur, esquisse de la notion de sandwich transtemporel – divague-t-il un peu – : n'en va-t-il pas ainsi de toutes les gourmandises du temps présent ? Quant au pain ... n'était-il pas écrit, dans les missels de son enfance captive : « *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien* » ? Quotidien, c'est-à-dire du temps présent. Et aussi : « *Tu es Pierre, et sur cette pierre je construirai ...* ». Construire quoi au juste ? Plus qu'un pont, faut-il croire. Pierre a choisi par commodité de ne plus croire en rien et d'écarter, comme on le fait des mouches, les relents de cet enseignement religieux, riche en images confuses, auquel ses parents ont cru bon de l'abonner – par conformisme et respect de l'ordre dominant, d'ailleurs, plus que par conviction. C'est toutefois son adhésion à un conformisme plus ouvert qui l'a conduit jusqu'ici, au beau milieu de ce pont de pierre, avec possiblement des songes éveillés de pain au chocolat, ou de toute autre représentation de la saveur du présent. « *Maintenant que tu as treize ans, tu deviens en partie responsable de ce que tu fais, mais tu dois continuer à tenir compte des points de vue des adultes (de tes parents, de tes grands-parents, de tes professeurs, des journalistes, des ministres, des commentateurs sportifs, des Monsieur Loyal du grand cirque social, etc.). Tu peux donc commencer à penser par toi-même, mais seulement dans les couloirs que nous t'indiquons* ». Pierre a scrupuleusement suivi ces conseils en forme d'injonction anonyme, pour ne pas dire intime. C'est pourquoi, hier soir, après que, télévision éteinte et dents brossées, chacun chez lui se fut couché, il a fait son sac et pris la route. C'est-à-dire : il a enjambé le balcon de sa chambre, sauté dans le gazon tondu le jour même par son père, puis il est allé s'essuyer les pieds sur le paillason déposé devant la porte d'entrée, comme l'exige sa mère. Même logée sous ses semelles, nulle trace de la vie familiale ne doit désormais l'accompagner. Pour le reste, la pleine lune suffira à guider ses pas.

La sauterelle a bravement décidé de sauter depuis le parapet jusque dans la rivière. C'est maintenant une chenille qui s'avance, dans un embrouillamini de pattes innombrables et minuscules qui propulsent son corps gainé d'anneaux bruns un millimètre après l'autre, des pattes qui n'ont connu, quant à elles, aucun paillason. Tant d'agitations pour un quasi sur place : en quoi ce fascinant spectacle le concerne-t-il ? Pierre considère, en se retournant, le trajet parcouru. Il a marché toute la nuit, sans suivre de petits cailloux blancs ni en laisser derrière lui. A vrai dire, il aime s'imaginer comme un enfant qui a opté de lui-même pour l'abandon. Pas pour le rejet, non. Nul grief envers ses

parents et sa fratrie. Juste une aspiration précoce à l'autonomie. L'abandon, donc, actif et résolu, plutôt que l'étouffante surprotection. Quand, enfant découvrant les livres, il lisait le Petit Poucet, il avait bien vite décidé que celui-ci aurait dû profiter de l'opportunité du scénario parental pour s'en détacher à jamais. Il en voulait à Charles Perrault de tenir à ce point à ramener toute la famille vers la chaumière, à la réunir coûte que coûte sous son toit de misère. Pour sa part, il aurait jeté les cailloux au hasard et au plus loin par-dessus son épaule, histoire de ne jamais pouvoir retrouver son chemin. Mais il ne fit jamais état à quiconque de cette version personnelle et radicalement alternative du conte. Fit scrupuleusement et silencieusement allégeance à tous les rituels familiaux, puis socio-familiaux. S'attacha à être et rester un écolier modèle, à la fois pour apprendre ce qui pouvait être utile à son ouverture au monde et pour éviter les soucis, turpitudes et repréailles en tous genres qui affectaient en rafale – il l'avait chaque jour observé – les « mauvais élèves ». Reprit, jusqu'à la nausée, une part de salade de betteraves rouges ou de gratin de courgettes. Traversa les rues dans les clous. Chercha seul dans les dictionnaires des informations sur le corps des femmes, sur la conception et la naissance des bébés. Lut sous la couverture, avec une lampe de poche, les livres réputés être réservés aux adultes. En vola minutieusement quelques autres, et des disques aussi, dans les magasins. Bref : il attendit son heure. Qui est donc venue, hier soir, presque sans prévenir.

Sur le pont, il dresse l'inventaire des moments heureux mais furtifs qu'il a pu arracher à l'ennui quotidien de sa prime enfance. Les jeux d'osselets, accroupi sous le préau de l'école, pendant les récréations. Les parties de billes, place des Marronniers, au retour de l'école, sur du temps périlleusement dérobé au temps à la fois familial et scolaire, c'est-à-dire à celui des fastidieux « devoirs ». La construction d'un hôpital de brousse avec les pièces de bois tirées d'une ou deux boîtes de jeu n'annonçant pourtant et n'autorisant peut-être que celle de sages chalets de montagne. Les premiers *flirts* avec la conception de poèmes – les écrire soi-même plutôt que réciter docilement ceux des autres – et le maniement d'une trop libre écriture dont, depuis l'âge de six ans, il avait découvert la technique, puis les attributs. Bien que se pliant prudemment à la plupart des diktats de la discipline et de la rédaction scolaires, il n'avait su éviter ni les coups de règle en métal sur le bout des doigts (pour cause d'« insolence ») ni, pire encore, les affronts à sa dignité d'enfant (pour cause de fictions et d'écrits non conformes) administrés les uns et les autres par ces compteurs-dicteurs de normes-censeurs, aux pouvoirs arbitraires, abusifs et parfois sadiques, qu'on lui enjoignait d'appeler « maîtres » ou « maîtresses ». Ceux-ci et celles-là, renouvelés chaque mois de septembre, mais qui – sauf exception – se ressemblaient fort, lui reprochaient unanimement de ne pas « tenir sa langue » ou encore, quand il maniait le crayon, de ne pas savoir brider l'expression de son imagination naïve et donc iconoclaste. Aussi avait-il fini par les haïr secrètement, tous et toutes, de ne lui donner accès aux savoirs auxquels il aspirait pourtant que sous le régime de la crainte, de l'angoisse et pour finir de la douleur d'apprendre. Ainsi en était-il allé, par exemple, de l'apprentissage de cet art de la clef de voûte dont la manifestation concrète, sous ses yeux et sous ses pieds, lui ouvrait à cet instant d'inédites perspectives. Treize ans d'une lente initiation au silence matois et à la feinte résignation derrière lesquels il avait stocké, organisé et dissimulé les découvertes – personnelles, familiales, scolaires – que, malgré tout, il avait pu faire : voilà ce en quoi avait finalement consisté son enfance.

Les plaisirs dérobés lors des temps de jeu avaient cependant nourri et guidé sa récente conviction qu'il était devenu indispensable de les prolonger par le recours à la fuite – à son âge, les adultes la qualifiaient de fugue et prévenaient en général la police. Passer du jeu à la nécessité était peut-être

l'opération magique, nulle part enseignée, qui permettait de sortir enfin de l'enfance. En se préparant à l'obligation, qu'il pressentait, de se confronter à un nombre croissant d'émotions nouvelles – parfois troubles et troublantes. Comme celles qu'il avait éprouvées à l'âge de sept ans – l'âge de raison, lui avait-on seriné – en « jouant au docteur » dans la buanderie avec Corine, sa succulente petite voisine, dont l'étrange fente si rose qu'il découvrit entre la naissance de ses cuisses le sidéra de perplexité et d'admiration (son « émotion trouble » avait été accrue à la puissance dix par les réactions outragées de leurs mères respectives lorsqu'elles les avaient découverts et cruellement, absurdement, bigotement morigénés). Ou encore, pendant le même été, en écrasant sans motif apparent, entre son petit pouce et son petit index, l'innocente coccinelle à sept points qu'il avait longuement admirée pendant sa progression sur une feuille de géranium du balcon familial. Un meurtre insoupçonné qui, aujourd'hui encore, lui laisse un souvenir où le remords se mêle à la jubilation d'avoir – enfin – transgressé un interdit tacitement perçu comme fondamental. D'autant plus fondamental qu'il avait toujours entendu ses deux grands-pères, assidus jardiniers, se féliciter de l'efficace prédation que le délicat coléoptère assurait à l'encontre des détestables pucerons et de leurs larves. S'identifiant lui-même, à l'époque, à une sorte de puceron plus ou moins nuisible, peut-être avait-il eu à cœur de tuer une tueuse, mais aujourd'hui il ne croit guère à ce pauvre alibi.

Corine, quant à elle, a maintenant treize ans, tout comme lui. Il ne la voit plus guère, et elle ne fréquente pas le même collège – le sien est dit « privé » (« privé de quoi ? », aimerait-il lui demander). Quand toutefois il l'aperçoit de temps à autre par la fenêtre, il note en rougissant les évolutions de son corps élancé, ses jambes nues ou gainées de collants sous sa jupe, les récents renflements de son torse, la natte ouvragée rassemblant au creux de son épaule les cheveux de jais qu'elle a laissés pousser. Il ne peut ni ne veut s'empêcher de repenser à sa fente délicate et mystérieuse. Il sait que, si Corine a écarté hier soir le rideau de sa chambre, elle a compris qu'il s'éloignait d'elle pour toujours. D'elle et de tous les autres. Mais il sait aussi que, habitée comme lui par le secret malencontreusement éventé des jeux intimes de leur prime enfance, elle n'en dira rien à personne – sauf peut-être à son frère aîné, Bruno le taciturne, dont les épaisses lunettes ne corrigent qu'à peine la quasi cécité congénitale. Oui, l'ancien pacte établi entre eux depuis l'épisode de la buanderie le garantit de l'absolue discrétion de sa douce et alerte voisine. Aurait-elle cependant songé à le suivre ? Aurait-il d'ailleurs songé à le lui proposer ? A-t-elle dressé de son enfance les mêmes constats et les mêmes bilans que lui ? En a-t-elle tiré les mêmes conclusions ? Dans cette incertitude, et à l'orée de cette nouvelle solitude, il se dit qu'il y a sans doute d'autres Corine de l'autre côté du pont. En réalité il n'en sait rien encore, il y a toujours des pages à écrire à la suite de celles que l'on a déjà remplies, alors que la pauvre petite coccinelle est perdue à jamais.

Mais « toujours » et « jamais » ne sont que des détails, des extrémités négligeables, au regard de l'ivresse du « maintenant » qui le saisit sur ce pont. Foin de ce qui fut et, même, de ce qui sera. Le voici enfin parvenu au point, si ardemment désiré lors des heures de classe, des repas de famille et des laborieux endormissements sous la couette, où il ne tient qu'à lui de faire et de multiplier ce qu'il appelle des « expériences ». Hier encore, il ne s'agissait que d'écarts anodins aux bonnes conduites qu'il s'était imposées pour que les adultes lui fichent la paix, pour se préserver de leurs rétorsions. Par exemple : marcher sous la pluie ; garder le même *pull-over* pendant deux semaines ; traverser – enfin ! – les rues hors des passages cloutés même sous l'œil réprobateur de la maréchaussée ; ne pas dire bonjour à la dame – toujours trop vieille ! – que ses parents lui présentent ; embrasser une fille –

Corine ou une autre – sur voire dans la bouche pendant plus de deux secondes ; explorer des états seconds – siroter une grande lampée de Martini blanc en douce, cueillir des coquelicots et fumer le suc de leurs calices jusqu'à ce que soupçon d'ivresse s'ensuive – ; chanter l'Internationale *in extenso* dans un cimetière à deux heures du matin sous les étoiles ; indiquer aux voyous de passage les villas à cambrioler ; quitter un beau soir le cocon familial en s'essuyant les pieds sur le paillason ; etc.

Aujourd'hui, il ne s'agit plus d'accumuler d'improbables « expériences » pour s'efforcer à vivre autrement : non, c'est un authentique chemin qu'il lui faut, les poches vides, inventer et puis suivre, inventer en le suivant. Différent de celui de l'enfance, si ennuyeux, si prévisible, et bordé de toutes parts d'une coalition d'adultes plus ou moins complices, mais rarement cohérents, dans l'activation de leurs deux principes fétiches : l'autorité (c'est-à-dire leur domination) et la sécurité (qu'ils imposent aux enfants en toutes circonstances, même anodines). Pierre s'est longtemps tu, on l'a dit, se lovant peu à peu dans ses rêves de fuite et de transgression et veillant soigneusement à ce que personne – pas même le « Dieu » omniscient du catéchisme – ne vienne les inspecter. Maintenant que d'inédites et formidables « expériences » sont à portée de main, et de jambe, il lui faut les accrocher sur une sorte de toile où elles prendront un sens qu'il pourra contempler longuement avant de partir en faire de nouvelles. C'est ainsi qu'il envisage, en théorie, d'avancer. Il assume volontiers la possibilité d'un récit improvisé, à condition que ce soit lui et lui seul qui l'écrive. Pendant l'enfance, il se sentait écrit par les autres. Il lui revient aujourd'hui, quand bien même il n'a « que » treize ans, de tisser un récit qui fasse toile pour accueillir un avenir infini, constellé de promesses et de découvertes. « *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai ...* » : ce n'étaient que balivernes. Alors bâtir, oui, mais un nouveau monde ? Trop facile. Refuser l'ennui ? Sans doute. Bien qu'à son âge on ignore encore les vertus de l'ennui, trop d'aristocrates de la neurasthénie ne répugnent pas à recruter très tôt leurs acolytes. Refuser de prendre des décisions ? Mais c'est encore une décision. « *Eh bien, soit* », se dit Pierre, « *je peux tout aussi bien décider de ne jamais rien décider, de laisser mes pas tracer ma route, de voir comment les choses vont sans moi. Ainsi me dépouillerai-je un peu de ce fameux 'moi' auquel j'ai dû si souvent me résoudre et me laisser résumer, et qui implique la levée de main à chaque appel – un silence suivra demain, au premier cours, l'appel de mon nom – , le relevé des traces de mes passages – avec des chiens, peut-être ? – , la recherche de mes empreintes digitales sur l'écorce des arbres, etc.* ». « *Fort bien, Pierre, tu peux délirer à ta guise ! Mais, arrivé aux carrefours, que feras-tu ? Nul ne saurait emprunter plusieurs routes à la fois.* ». « *Si, moi je le ferai !* », Pierre, un rien bravache, se réplique-t-il à lui-même en plongeant un regard déterminé vers l'au-delà du pont, vers la clairière ensoleillée au-dessus de laquelle s'écartent soudain, comme dans un film, de complaisants nuages. « *A condition d'y aller seul* », ajoute-t-il.

Seul ? Voici justement que des bruits de branchages écartés et des crissements de semelles sur le gravier se font entendre dans son dos. Pierre se retourne. Ebahi, incrédule, il voit une silhouette familière s'approcher de lui d'un pas prudent plutôt qu'indécis : Bruno ! Bruno ? Mais que fait-il ici ? Et surtout, juste après la question de fond : « Pourquoi est-il ici ? », vient la question pratique : « Comment est-il venu ? ». Pierre s'approche. Le jeune homme essuie ses lunettes au pan de sa chemise. Chacun sait, et lui-même le premier, que celles-ci ne servent qu'à entretenir l'illusion d'un reliquat de vision. En réalité, elles ne l'aident au mieux qu'à déchiffrer un imprimé s'il le place à moins de dix centimètres de ses pauvres yeux, et à deviner pour le reste s'il fait jour ou s'il fait nuit autour de lui. Mais cela lui suffit, ou lui sert de prétexte, à refuser l'emploi d'une canne blanche.

- « Bruno ? C'est toi ? », demande Pierre dans un chuchotement interloqué en posant la main sur son épaule.

- « Ah, tu es là ? Je t'avais perdu de vue », répond Bruno en souriant.

- « Mais comment ?... »

- « Comment je t'ai retrouvé ? Mais en te suivant, mon cher, tout simplement ! »

- « Tu m'as suivi ? »

- « J'ai l'ouïe très fine, tu sais. Ou peut-être que tu ne le sais pas. Ni que les aveugles savent mieux que quiconque lire, derrière les mots, les pensées et les intentions d'autrui. Par conséquent, dès que Corine m'a dit, hier en toute fin de soirée, qu'elle venait de t'apercevoir sortir furtivement de chez toi et prendre le chemin de la forêt, j'ai compris que tu avais fini par te décider. Que tu faisais enfin ce à quoi, comme moi, tu songeais depuis quelques temps – enfin moi, depuis plus longtemps sans doute. Alors je n'ai pas hésité non plus. J'ai enfilé mon manteau et je me suis engagé derrière toi, dans la même direction que toi et, je le répète, à peu près pour les mêmes raisons que toi. La nuit m'importe peu. Elle ne change pas grand-chose à mes faibles capacités de déplacement. L'essentiel était de retrouver au plus vite le bruit de tes pas. Après quoi je t'ai pisté à l'oreille. Mes oreilles sont mes yeux. Toi, évidemment, tu ne m'as pas entendu te suivre. Ce que j'ai pourtant fait toute la nuit. Il y avait pleine lune, pas vrai ? Cela t'a suffi pour avancer sans t'égarer. Et moi, c'est l'écoute de ta marche, ce sont les cailloux que tu heurtais du pied, l'herbe sèche que tu foulais, tes jurons parfois quand tu trébuchais, qui m'ont suffi pour faire de même. J'avais juste besoin que tu me guides, même et surtout sans le savoir. A deux reprises, tu t'es arrêté pour pisser, et j'en ai profité pour faire de même. A un autre moment, tu as siffloté « *Au clair de la lune ...* », et j'ai complété en silence : « *...mon ami Pierrot* ». Tu es mon ami Pierrot, pas vrai ? Enfin, surtout celui de ma sœur ... Quand nous avons entendu au loin, aux premières lueurs du jour, le roulis de la rivière, tu as accéléré et j'ai paniqué. Tu étais parti trop vite et trop loin devant, les chants des oiseaux couvraient le bruit de tes pas, j'étais perdu. Alors je me suis laissé guider par l'appel joyeux de la rivière, qui croissait au fur et à mesure que j'avais en titubant un peu, ce qui en faisait mon seul repère. Et finalement, me voici. Je suis bien content de t'avoir retrouvé. Pas toi ? »

- « Oui, bien sûr. Enfin, pas vraiment. C'est-à-dire que... Ne le prends pas mal. Je n'avais pas prévu... Je voulais seulement... ». Jamais Pierre n'a entendu Bruno parler aussi longtemps. Il est surpris. Plus que surpris : bouleversé. Bruno le taiseux, Bruno qui va vers ses seize ans, s'exprime bien, bien mieux qu'un adulte. Clairement, allègrement, sans porter de jugement. Mieux encore : il se dit acolyte et solidaire. Mon ami Pierrot : mon ami Bruno ?

- « Je comprends. Je casse un peu ton projet de tracer ta route tout seul. Je m'impose dans ton nouveau paysage, dans ton rêve de liberté absolue, ton ambition ou peut-être ton illusion de ne plus dépendre de personne dans tes choix. D'échapper aux protections qui étouffent. Aux ordres qui aliènent. Aux conseils qui enferment. Rassure-toi, je partage et j'éprouve moi aussi tout cela, autant et peut-être plus que toi. Mais, dans ma situation, comment aurais-je pu m'enfuir aussi radicalement sans mettre mes pas dans ceux de quelqu'un qui voit et qui, comme toi, veut voir plus loin encore ? En te suivant, j'ai saisi ma chance. En t'écoutant, et en écoutant Corine, j'avais saisi ce qui t'animait. Je n'ai rien dit, tu me prenais pour un aveugle, sans voir ni comprendre ce que voient et comprennent les aveugles. Oui, je me répète encore, mais de cela, si tu le souhaites, je peux longuement te parler car, là où tu es rendu, cela pourrait t'être utile. Mais, si tu le souhaites aussi, nous pouvons maintenant nous séparer. Tu m'as permis, et je t'en remercie infiniment, de rejoindre la rivière. En longeant celle-ci je peux maintenant continuer seul. Avec deux options géographiques : vers la source ou vers l'océan. C'est mon affaire. Et toi, que comptes-tu faire ? »

- « J’y pensais quand tu es apparu. Franchir le pont, et continuer, je crois. »
- « Il y a donc un pont ? Je ne l’entends pas. »
- « Oui, un vieux pont de pierre ».
- « Pierre : avec ou sans majuscule ? »

Et tous deux éclatent de rire. Mais c’est bien la question. Pour Pierre, en tout cas qui se veut majuscule sur son pont. Et que trouble cette possibilité, dévoilée par l’arrivée de son impromptu compagnon, de « longer la rivière ». Il n’est bien sûr pas question de se laisser dicter ses choix, mais en voici un, pourtant évident, qu’il n’avait pas envisagé. La chenille sur le parapet a disparu, où et comment c’est un mystère. Clignote alors l’image de la coccinelle et, avec elle, une plus qu’étrange, une insupportable idée : et si, tout bonnement, il jetait Bruno par-dessus bord, droit dans la rivière ? Sans repères, ecchymosé par sa chute, balloté par des courants et des tourbillons d’eau plus que fraîche – sait-il même nager ? –, errant entre des berges invisibles à ses yeux, il ne tarderait pas à se noyer. Et Pierre reprendrait ainsi, campé sur son pont, la maîtrise de cette magnifique et solitaire autonomie qu’il a si longtemps anticipée mais dont son importun voisin vient de le déloger.

- « Ne crains rien pour moi », reprend Bruno. « Je saurai me débrouiller seul. C’est en général ce que je fais quand on me dépose quelque part, en lieu sûr. Je ne suis pas tenté par ton pont. Du moins par l’idée de le franchir. Tu peux donc continuer sans moi, si c’est ton intention. »

Pierre s’ébroue mentalement, au moins pour chasser feu la coccinelle de son esprit. Enfin, pas tout à fait. Pour proposer plutôt, tout aussi mentalement, à l’une de ses congénères de participer à une sorte de jeu de la courte paille. Si, venant à voleter ou à pérégriner dans les parages – il ferme les yeux, se concentre, l’enjoint de ne pas s’éloigner, bref il la convoque dans ce but –, si donc elle choisit de se poser ou de s’aventurer sur la plus longue des deux brindilles qu’il dépose dans la paume de sa main, alors il traversera le pont et poursuivra son parcours droit devant lui en gérant les carrefours selon son inspiration. Mais si ses ailes ou ses pattes la guident sur la plus courte, il longera résolument la rivière. Après y avoir poussé Bruno, et l’avoir peut-être préalablement assommé d’un coup de ... pierre sur la nuque.

- « Absurde », chuchote-t-il.

« *Et au diable cette coccinelle !* », ajoute une voix intérieure. Heureusement, une toute autre image vient soudain l’accaparer. Et substituer, sur la scène de ses ruminations, l’éphémère beauté au poids du vilain meurtre. Perçant la brume matinale, une petite troupe de chevreuils vient de faire son apparition dans la clairière, de l’autre côté du pont. Restant sur le permanent qui-vive qui les caractérise, ces doux et défiants animaux observent de loin les deux jeunes gens avec la plus extrême perplexité. Cela pourrait ressembler à une forme de rêve – mais qui rêverait de qui ? – jusqu’au moment où il semble à Pierre qu’une silhouette humaine, se mouvant furtivement dans les fourrés derrière eux, fait fuir la bande dans une gracieuse symphonie de bonds effarouchés. Ephémère beauté ?

- « Qu’est-ce qui est absurde ? », interroge Bruno. « Ce que je t’ai dit sur ma décision de suivre le cours de la rivière ? Ou bien ce qui t’attends de l’autre côté du pont ? Tu dois savoir que la rivière, mon cher Pierre, est une frontière. Pas une de ces frontières abstraites que les lois des plus forts font

et défont sans cesse. Non, une frontière que même les vents les plus violents ne peuvent déplacer. Si tu franchis le pont, la loi de tes parents et des autres adultes qui leur confient le soin de te la dicter ne s'applique plus. Tu deviens libre et responsable de la plupart de tes choix. Et des suites que tu donneras à tes rencontres. »

- « Ce qui est absurde, c'est que, là où nous sommes parvenus, j'hésite à choisir ma façon de choisir et que, toi-même, tu hésites à te diriger vers la source ou l'embouchure de la rivière. Absurde que je me demande aussi si ta sœur nous a suivis, et si même j'aurais aimé qu'elle nous suive. Avec elle, il faudrait renoncer à ma fameuse solitude, faire preuve d'un autre courage pour passer le pont, pour rencontrer et peut-être affronter l'inconnu qui nous guette. Oh non, je ne suis pas si fort que je l'imagine. Nous le serions un peu plus à deux, moi pour la protéger des garçons plus âgés que moi, elle pour me faire croire que j'en suis capable. Plus capable que toi, qui est peut-être son grand frère mais qui préfère longer la frontière plutôt que la traverser, et qui ne voudrait donc pas nous accompagner. Et puis qui est ... »

- « Aveugle ou presque, oui bien sûr. Mais ce que sait un presque aveugle, je te l'ai déjà dit, tu ne le sais pas. Je sais par exemple qu'entre nos deux jardins pousse un bosquet de sorbiers des oiseleurs. Nul être humain n'a planté le premier d'entre eux, né sans doute d'une graine tombée du bec d'un oiseau de passage. Tous les matins, je vais leur parler, caresser leurs troncs et leurs branchages, leur demander des nouvelles des saisons. Nous voici fin août, et avant-hier encore leurs rameaux ployaient sous le poids des lourdes grappes de graines rouges écloses au printemps – de très près, je discerne les couleurs. Hier matin, en embrassant les branches, je n'ai plus palpé une seule graine sous mes doigts. Plus une seule. Dans la nuit, en une nuit, et comme chaque année, un commando de grives, de merles, de mésanges ou de rouges-gorges, que sais-je, ou peut-être un syndicat unitaire composé de tous ceux-là, est venu dépouiller les sorbiers de la totalité de leurs fruits. Dévaliser, puis stocker dieu sait où, tenir jusqu'au prochain printemps pour se reproduire et passer le relais et les mêmes consignes à la nouvelle génération : telle est leur conception de l'anticipation de l'automne et surtout de l'hiver. De la vie, en fait. Nécessité fait loi, ces oiseaux n'ont pas le choix, leur avenir et celui de leur espèce dépendent de l'urgence du présent. Il n'y a pour eux de présent que contraint par le futur. Mais toi, mais moi, mais nous autres humains, devons-nous vivre et nous comporter comme ces oiseaux-là ? Nos urgences sont-elles du même ordre ? Notre avenir est loin d'être écrit, notre présent est ouvert, nous roulons notre bosse sur le chemin selon des règles que nous remanions sans cesse. Voilà un échantillon, parmi d'autres, de ce que sait ton ami l'aveugle, cher ami Pierrot. »

- « Mais *'pierre qui roule n'amasse pas mousse'*, j'ai aussi entendu dire cela. Seulement voilà : à défaut de mousse, nous n'avons pour l'heure amassé sous nos semelles que la poussière de nos enfances. Et ceci en suivant, moi surtout, des trajets un peu trop rectilignes, comme on dit en cours de géométrie. Ceux qui mènent bêtement d'un point fixe à un autre – et faut-il ajouter que je n'ai guère eu de prise sur la définition de ces points-là ? En sortant de l'enfance, le trajet peut donc se tordre, devenir enfin sinueux, ne crois-tu pas ? C'est à cela que je me prépare ici. Pour la mousse, on verra plus tard. »

- « Peut-être, et c'est pourquoi je veux insister sur cette autre chose que je sais : ni toi ni moi ne sommes sortis d'une nichée d'œufs couvés au fond d'un nid où, aussitôt conscients de notre détresse et notre dépendance, nous aurions piaillé le bec ouvert, saisis par l'urgence de la survie et nourris au nom de celle de l'espèce. Nous autres humains n'appartenons pas à nos parents, nous sommes juste adoptés par eux. Seul ce devoir leur appartient. Charge à tous, géniteurs et progénitures, d'improviser la suite. C'est pourquoi, par exemple, un oisillon aveugle ne survit pas longtemps après

sa naissance ou sa sortie du nid ; mais un enfant aveugle, si, pour le meilleur et pour le pire. Au moment du premier envol, rien ne nous oblige donc à reproduire la feuille de route de nos aînés, à foncer vers un destin immuable : attendre la becquée, apprendre à voler, former un couple, piller et emmagasiner des graines, survivre à l'hiver, etc. Raison de plus pour réfléchir avant de donner le premier coup d'ailes et de nous lancer dans le vide ! »

Pendant que Bruno remonte de la sorte aux fondements de l'autodétermination des humains, les choses commencent, de l'autre côté du pont, à se préciser. Préciser, si l'on peut dire ... Car plus exactement, ou plus confusément, et privé en tout cas du privilège si bien argumenté des clairvoyantes cécités, Pierre se sent devenir à la fois le témoin et la cible de ses propres visions. Et n'étant que myope, il lui faut s'approcher pour vérifier que ce ne sont plus des chevreuils, ni même des sangliers, mais une bonne vingtaine de silhouettes humaines qui ont surgi des pré-bois et qui s'avancent lentement, silencieusement, en piétinant fougères et fourmilières. Comme pour encercler la clairière, elles viennent se poster en ses principaux recoins et, singulièrement, aux ramifications du préoccupant carrefour de chemins qu'elle héberge. Le visage masqué de blanc, vêtues de larges chasubles informes, elles ont l'apparence d'hommes ou de femmes sandwich – sont-elles déjà, s'inquiète Pierre, les incarnations du mythe récemment entrevu du « sandwich transtemporel » ? En d'étranges compositions, chacune de ces silhouettes arbore en effet sur le torse et le dos un double panneau à bretelles sur chaque versant duquel sont placardés des mots en majuscules rouges et noires. Pierre, moins inquiet qu'intrigué, curieux surtout, franchit le pont pour de bon et s'avance encore un peu, pas trop, juste ce qu'il faut pour déchiffrer les inscriptions. Aussitôt les silhouettes se figent, nulle parole n'est émise de sous leurs masques, on dirait même que les oiseaux cessent de vocaliser, les cigales de striduler, les insectes de bourdonner, seule la rivière derrière lui persiste à gargouiller comme si de rien n'était. Pierre est maintenant assez engagé au-delà du pont – et c'est sa première incursion dans l'incertain de cet au-delà – pour aller d'un panneau imprimé à l'autre, comme une abeille qui les butinerait, et pour y lire dans l'ordre où ils se présentent à lui les mots tracés sur chacun d'entre eux. En lettres noires, sur le côté gauche de la clairière, il déchiffre : « Orientation scolaire », « Projet professionnel », « Etudes, concours, diplômes », « Stages », « Recrutement », « Travail », « Démission », « Licenciement », « Compétition », « Chômage », « Retraite », « Agonie et décès ». Et en lettres rouges, sur le côté droit : « Corine », « Autres Corine », « Passions amoureuses », « Orgasmes », « Vie commune », « Paternité », « Mariage », « Amants de Corine », « Amants des autres Corine », « Séparation et divorce », « Amitiés, solidarités, coopérations », « Retrouvailles et bricolages amoureux ».

Les jambes un peu écartées pour mieux sentir le sol sous ses pieds et conforter son assise sous le flux de messages que lui adresse à ciel ouvert cet abécédaire vivant, Pierre s'efforce de résister au tourbillon qui le saisit. Il connaît plusieurs de ces mots. Il a déjà entendu les adultes s'enflammer à propos de la plupart d'entre eux. Seuls quelques autres restent flous ou inconnus. Il devine qu'il devrait se sentir interpellé mais, sauf pour ce qui concerne les évocations de « Corine », il n'y parvient guère. Il espérait rencontrer d'autres balises sur son chemin, des mots bien plus chatoyants – « Amour absolu et infini », « Poésie », « Musique », « Peinture », « Sculpture », par exemple, et bien sûr « Expériences » – que cet enchaînement d'injonctions, de perspectives convenues, figées, édifiées de longue date par des adultes manifestement incapables de moduler, d'attendrir, de recombinaison, de rehausser, bref de ré-enchanter, au moment de le transmettre, ce qu'ils ont déjà reçu ou, au mieux, déjà vécu.

Soudain, alors que l'annonce et la promesse de tant de grisaille sont en passe de durablement le dégriser et qu'il s'apprête, la tête lourde et basse, à retourner sur ses pas, Pierre s'avise de la présence d'une ultime silhouette. Progressant seule au milieu de la clairière, enjambant avec entrain les fraîches taupinières qui la jonchent, c'est celle d'un enfant sandwich, garçon ou fille peu importe, six ou sept ans guère plus, certes vêtu et masqué de blanc comme ses comparses, mais dont le panneau miniature en plastron s'avère – enfin ! – vierge de toute inscription. Il se confirme surtout que loin de se cantonner, comme les adultes qu'il accompagne, à une angoissante immobilité, l'enfant continue de s'avancer en gambadant et que, tout en zigzagant pour cueillir deux ou trois fleurs au passage, il marche résolument vers lui. Pierre décide de faire de même jusqu'au point où, leurs mains se tendant l'une vers l'autre, elles finissent par se rencontrer et par s'étreindre. Sans un mot, Pierre entraîne l'enfant au panneau blanc vers le pont sans que celui-ci n'oppose de résistance. Il perçoit, filtré et confiné par le masque livide, le chuintement d'une respiration dont le rythme s'accélère au fur et à mesure que, cheminant côte-à-côte, tous deux passent d'une rive à l'autre. Mais au moment où ils rejoignent Bruno, occupé à ébarber une branche de noisetier pour s'en faire une canne, le souffle s'estompe, puis la main et toute la personne de l'enfant sandwich s'effritent et s'évanouissent. Seuls subsistent, gisant au sol, le masque et le panneau blancs, qui disparaissent à leur tour. Pierre se retourne : la clairière et le carrefour sont de nouveau déserts.

- « Alors », interroge Bruno, un sourire doux et compatissant aux lèvres, « tu sais maintenant de quoi l'avenir prévisible peut être fait ? ». Et il lui cite, sans en oublier un seul, chacun des items arborés par les vingt-quatre silhouettes postées sur l'autre rive. Avec un petit sourire entendu pour ceux qui mentionnent sa sœur. Et sans oublier le « mystérieux et prometteur » – dit-il – panneau blanc qui concluait la série.

- « Comment sais-tu tout cela, toi qui ... »

- « Moi qui suis quasiment aveugle, c'est donc encore et toujours cela qui t'intrigue, plus que tes visions de voyant ! Le fait est que, quand quelque chose ou quelqu'un disparaît sous tes yeux, cela ne fait guère de différence pour les miens. Être visible et ne plus l'être, quelle importance ? Ce qui le fut continue et continuera d'exister, d'une façon ou d'une autre. Souviens-toi de ce que je t'ai dit : je ne vois pas, mais j'écoute et j'entends. Je reconstitue ce que je peux, et je devine le reste. As-tu appris, au collège, l'histoire d'Œdipe ? Un enfant qui ignorait, lui aussi, avoir été adopté. Sur le point de devenir adulte et bien avant de retrouver ses parents, il a été informé, dans une clairière peut-être, des conditions dans lesquelles cela aura lieu. Et pourtant, le moment venu, il se comporte avec eux comme s'il ne savait rien. Panneau blanc. Seul Tirésias, le devin aveugle, sait et comprend ce qui se passe à Thèbes lorsqu'Œdipe y est conduit par ses propres pas. Et c'est quand il est trop tard, quand le double drame annoncé est accompli, qu'Œdipe se crève les yeux pour les punir de n'avoir rien vu venir. Il aurait tout aussi bien pu se crever les tympans pour n'avoir rien entendu. Voir n'est pas savoir. Tracer son chemin en prétendant rester indemne de ce qu'il adviendra, ou en décidant comme toi de ne rien décider, voilà qui fait rimer libération avec aliénation. »

- « Je ne suis pas sûr de comprendre l'histoire que tu me racontes, ni les leçons que tu en tires, ni même les mots que tu emploies. Mettons que j'aie eu des visions. Mais vision ou pas, je sais maintenant, et mieux que ton Œdipe, de quoi le futur risque d'être fait si je me contente d'obéir à cette liste de mots d'ordre qu'affichaient les panneaux éparpillés dans la clairière... »

- « '*Clair hier*'... peut-être, mais aujourd'hui je ne jurerais pas que ces indices resteront clairs demain !... Oui, bien sûr, ce ne sont là que jeux de mots et paroles d'aveugle, mais c'est ainsi que

procède ce que j'appelle l'aliénation : se fier aux legs du passé plutôt qu'aux riches improvisations de l'heure. »

- « Laissons-donc dans l'ombre tout ce qui fut '*clair hier*' ! Préfères-tu partir de l'idée du '*clair-obscur*' pour nous mettre d'accord ? Trop de clarté obscurcirait donc le chemin devant soi ? On se fermerait à ce qui nous attend en l'attendant trop ? C'est tout cela, Bruno, que tu veux me dire ? Soit. Mais, encore une fois, les mots que j'ai lus ou cru lire tout à l'heure ne me rendent-ils pas, sinon plus éclairé, du moins plus lucide ? Lucide sur là où je suis et, partant, sur là où je ne veux pas aller ? »

- « Mais où tu iras quand même, car tu oublies l'essentiel en cette affaire. »

- « L'essentiel ? »

- « Oui, la rivière, je veux dire le présent. Tu négliges d'habiter le pur présent, tu ne raisonnes qu'à partir de ce qui fut et qu'en fonction de ce qui sera. Tout en prétendant échapper à l'un comme à l'autre, ce qui reste une façon de s'y conformer. »

- « D'accord, je commence à piger. Mais, pour moi, ce que tu appelles le présent, c'est plutôt ce pont, bien solide, où nous nous campons tous les deux. Et non pas la rivière qui coule sans cesse en dessous, toujours la même mais jamais la même, et qu'on ne peut saisir entre ses mains pour en arrêter le cours ! Sauf au prix de s'y noyer ... »

- « Mais, tu l'as dit toi-même, les vrais trajets sont courbes et tordus. De même, le présent n'est pas immobile. Alors pourquoi voudrais-tu en suspendre le flux ? Il est, comme l'eau de la rivière, le principe-même de la vie, aussi insaisissable qu'indispensable et incontournable. »

- « Attends. Restons un instant sur le pont. Tu veux me dire que, si on ne le franchit pas, on prend le risque d'être rattrapé par sa propre histoire et de s'y abîmer ? »

- « Oui, Pierre. Et pire encore. De se trouver attiré puis aussitôt englué, enveloppé et pour finir dissous et dévoré comme une mouche piégée, malgré ses ailes, par l'une ou l'autre de ces plantes carnivores, de ces *drosera* dont l'école nous a enseigné le génie – nous en frissonnions tous, fascinés – en négligeant de mentionner leur cruauté. Autrement dit, de se trouver captif de préoccupations qui ne sont pas les nôtres, piégé sans retour par le suc d'explications et d'idées que les parents et les autres adultes ont secrétées à notre intention. »

- « Soit. C'est bien cela, en effet, qui m'a poussé à fuir, à vouloir rejoindre de nuit ce pont en clandestin. Mais tu vas en déduire – tu estimes déjà – que même ma fuite, que même la tienne peut-être, étaient prévisibles donc contraintes. Qu'on ne s'échappe que de ce qu'on connaît ou de ce qu'on a appris à redouter, ce qui revient au même. Que si on franchit ensuite le pont, ou qu'on le franchit trop vite, on se précipite vers des certitudes confuses, des espoirs moins désirables que prévu. Qu'on est aspiré et gouverné en toutes circonstances par des sentiments et des projets qui, dès le départ, nous trompent lourdement, nous illusionnent et, au total, nous privent de liberté réelle. Bref, que tout est écrit, quand bien même on a voulu dérober le crayon et le papier. Alors, cher Bruno, que faire d'autre que de rester sur le pont, d'y installer son matelas, d'y allumer un feu, de tout y réinventer, sans influence aucune, ni du passé ni de l'avenir ? Et pour conclure, la nuit venue, d'y contempler – même toi ! – les étoiles, c'est-à-dire l'infini ? Est-ce cela que tu appelles le présent ? »

- « Non, pas vraiment, Pierre, mais mieux encore. Tu continues de négliger les raisons d'être du pont : pas seulement d'enjamber la rivière, mais aussi de la donner à voir – ou, dans mon cas, à écouter. Penche-toi au-dessus du parapet. Observe comme ses flots sont libres, quoique pas tant que ça : menés par les lois de la pesanteur, guidés par les aléas de reliefs qu'ils finissent cependant par modifier, ils sont loin d'emprunter le parcours de leur choix, même si leur destination directe ou indirecte est écrite depuis la première goutte d'eau affleurant à leur source jusqu'à leur embouchure

vers la mer, l'océan, la très vaste danse des courants. Mais considère ceci encore, qui nous place tous les deux, le voyant et le non voyant (ou si peu), sur un pied d'égalité : ce qui anime le courant si impétueux de cette rivière, cette eau qui fuit sans cesse tout en restant sans cesse accessible, ce ne sont pas les abstractions d'un passé d'où elle proviendrait et d'un futur qu'elle rejoindrait, mais les réalités bien concrètes de son amont et de son aval. Il s'agit là de réalités – les causes de tes deux fameux « points fixes » – que nous devinons sans en décider. Et sans même pouvoir les constater, puisque plusieurs centaines de kilomètres les séparent, et que nous sommes ici placés à peu près au milieu du trajet, qui n'est pas une ligne droite. Ce sont des kilomètres sinueux que nous pouvons certes parcourir – et j'ai taillé cette belle canne, qui n'est pas celle d'un aveugle mais celle d'un marcheur, pour remonter à la source, que j'imagine profuse et mystérieuse, pour m'y plonger et peut-être y renaître, avec de nouveaux yeux. Le peintre Gustave Courbet, m'a-t-on dit, a reproduit treize fois la source de la Loue, l'une des plus intrigantes merveilles de son pays natal, avant d'immortaliser, deux ans plus tard, cette « *Origine du monde* » dont ma sœur t'a jadis donné à découvrir, m'a-t-on dit aussi, un avant-goût aussi chaste qu'impubère. Et que, n'étant que son frère, handicapé de surcroît, j'imagine inoubliable autant que désirable. Et peut-être inaccessible, ce n'est pas à moi d'en juger ni d'en décider ! »

Un long silence se fait entre les deux jeunes gens, entre celui qui a vu et celui qui ne peut ni ne doit avoir vu. Puis Bruno reprend, d'une voix émue et déjà en partance :

- « Aussi, pour ce qui te concerne, mon cher Pierre, que te recommander d'autre, à ce stade, que de me serrer la main une dernière fois, puis de te détacher d'une façon ou d'une autre de ce pont suspendu dans le temps auquel tu t'agrippes en vain et de suivre aussi loin que possible, jusqu'à l'infini des océans, le cours de cette rivière si puissante et si libre, si puissante parce que si libre ? Mais, en guise d'éternel biscuit pour la route, quelle qu'elle soit, que tu vas emprunter – car on emprunte les routes plutôt qu'on ne les prend –, laisse-moi t'offrir cet aphorisme de Tchouang-Tseu, le vénérable maître taoïste, dont ni en famille, ni à l'école ni ailleurs on n'a sans doute songé à t'instruire : *'le sage est comme le fleuve : il ne résiste à rien, et rien ne lui résiste'*. Puissent cette confiance et cette force te guider sans relâche vers l'immensité des aboutissements pendant que, pour ma part, je suivrai le cours inverse du tien à la recherche du mystère des origines. A toi les promesses de l'incertaine lumière, à moi celles de l'obscurité enfin assumée. »

Un nouveau mais ultime silence s'installe. Le soleil se fait ardent, presque douloureux, sur la clairière déserte et sur le pont. On devine que dans un instant, accoudé au parapet, Pierre observera d'un œil un peu trop sec et distrait son ami Bruno s'éloigner, sa canne à la main, pour tracer son chemin sur la berge et remonter comme annoncé le courant de la rivière. Pierre n'aura pas fait un geste, pas dit un mot, pour le retenir. Peut-être même une coccinelle à sept points viendra-t-elle se poser sur son poignet. Mais c'est à peine s'il décèlera sa présence. Car, pendant qu'il serrait la main de Bruno et sans qu'il ait pensé à le lui signaler – à quoi bon, d'ailleurs ? –, c'est l'in vraisemblable apparition de Corine passant sous le pont qui aura captivé l'attention d'un Pierre quelque peu éberlué. Une Corine espiègle, vêtue d'une courte robe d'été qui lui colle au corps, vautre au fond d'une barque de bois vermoulu qu'elle manœuvre gauchement du bout de deux rames trop grandes pour elle, une Corine rayonnante et se laissant surtout porter, hilare et téméraire, par le tourbillon descendant des eaux. Elle lui aura décerné au passage un grand sourire de printemps. Après quoi, faisant mine de s'éloigner entre les rives touffues, elle sera parvenue à accoster quelques mètres plus loin en

s'échouant contre les racines plongeantes d'un peuplier. Libérées des rames, l'une de ses mains se placera en visière sur son front pendant que l'autre le saluera de loin.

Et c'est exactement ainsi que, un peu en aval, les choses se passent en effet pendant que, un peu en amont, la silhouette de Bruno achève de s'évanouir dans les frondaisons de la berge. A l'évidence, Corine invite Pierre à la rejoindre. Et sans doute à la suivre. Comme si l'échappée par les eaux qu'elle a initiée en solitaire, qu'elle lui donne maintenant à contempler, et qui sous le pont croise et rejoint la sienne, radicalement terrestre, leur offrait à tous deux l'occasion de s'octroyer, pour la partager enfin, une joyeuse et vigoureuse revanche sur un passé que de lourdes répressions avaient tant voulu assombrir. Malgré le brouhaha de la rivière et, mieux encore, porté par lui à contre-courant, le message de Corine parvient parfaitement à ses oreilles et à tous ses sens. Et il le bouleverse, comme le bouleverse la vision de son visage exalté, de ses cheveux flottant dans le vent, de ses seins et de ses cuisses redessinés par les plis de sa robe inondée. Corine sait-elle cependant que la rivière, pour l'heure si radieuse, si vive et si paisible, s'abouchera bientôt, avant le fleuve et l'océan, à de périlleuses chutes ? Ou bien peut-être se dit-elle – se dit-il aussi ? – que, chevalier servant et romanesque, il l'aidera, hanche contre hanche, cheveux fous et trempés, à magiquement les franchir ? Bien sûr, ce qui fut un jour – leurs amours naïves – sera toujours – des amours inoubliables. Mais jamais le présent – le désir affleurant au fil de l'eau – ne peut à lui seul préjuger du futur. Pierre piaffe certes, saisi par la pulsion de se remettre en mouvement pour de bon, non plus droit devant lui, sous l'empire d'une fuite infantile, mais en négociant sur un mode taoïste, avec des forces qui lui échappent, à défaut qu'il ne leur résiste. Pourtant, bien que touché par l'appel de Corine, il hésite. Une jonction est possible, en cet instant et en ce lieu précis, entre ce qu'ils sont l'un et l'autre : un homme et une femme en devenir, l'un venu par la terre et l'autre venue par les eaux. Mais quelle jonction ? Et pour quels devenirs ?

En vérité, en réalité, la solitude et la détresse de Corine sont prévisibles. Pierre pressent que, pour les apaiser, il ne constituera qu'un piètre recours, qu'il ne figurera qu'un émollissant partenaire ne prodiguant que de décevants remèdes. Car, qu'elle en soit consciente ou non, Corine va non seulement devoir faire face, pour commencer, à de nostalgiques ou puissantes cascades : évocatrices, pour les plus anodines d'entre elles, de la mémoire des moulins ancestraux en ruine ; annonciatrices, pour les plus abruptes, de la quête éperdue mais fragile – car encore faut-il qu'assez d'eau s'y précipite ! – d'énergies « propres et renouvelables ». Mais, si elle survit à ces épreuves, Corine sera aussi confrontée, par la suite, aux affligeants spectacles d'inondations récurrentes, de tonnes de poissons flottant ventre en l'air parmi les mousses industrielles, d'estuaires irisés par les pollutions et dont les eaux lourdes et grasses, lentement ressassées par les marées, lèchent des horizons gris réduits à des forêts de grues et des massifs de containers empilés. Qu'advient-il alors de leurs minuscules silhouettes, des souvenirs émus de leurs jeux d'enfants, de leurs désirs furtifs, de leurs espoirs béants ? La pauvre barque de Corine, quand bien même Pierre l'y rejoindrait, est promise au mieux au naufrage, au pire à l'enlèvement. Son parcours obligé – obligé par le cours des choses et des flots, par la force des lois qui les gouvernent – est strié à coup sûr de désillusions en chaîne. Une consternation sans recours aura bien vite raison de cet enthousiasme juvénile et conquérant dont ils attendaient pourtant qu'il les maintienne à flot. Mais à flot de quoi, au juste ? Alors, de nouveau : quelle jonction entre eux, en cet instant et en ce lieu précis ? Et pour quels devenirs ? Autrement dit : à quoi et vers quoi Pierre s'engage-t-il avec Corine s'ils prennent tous deux place dans la barque pour explorer et affronter ensemble, au fil de l'eau, la séquence annoncée des

dangers, des contraintes et des désenchantements ? Ils commenceront bien sûr et finiront peut-être par faire corps. D'abord à l'épiphanie des étreintes, des jouissances et des caresses. Puis au prix des larmes, des bosses et des plaies partagées, espérant à chaque étape que la prochaine sera plus douce et plus sereine. Leurs enfants – car ils auront des enfants – recevront de leurs mains l'impossible mandat d'améliorer l'ordinaire, d'aménager le cauchemar d'une planète qui empire. Des enfants qui s'enfuiront peut-être, à leur tour, au seuil d'une nuit de pleine lune. Bruno, l'homme aveugle jadis en quête du sens des origines, en rendra compte de temps à autre en adressant des messages abscons à sa sœur, la femme jadis aveuglée par sa quête du sens de l'avenir et qui, de déroutes en renoncements, s'y sera dilapidée. Si bien que, réciproquement, Corine fera parvenir à son frère des nouvelles dissuasives du futur. Pendant que Pierre, égaré à jamais, embrumé par les drogues en tous genres dont il aura découvert l'usage avant de se résoudre à compulsivement le subir, songera chaque soir venu au pont où tout aurait pu commencer à s'ouvrir, et où tout avait commencé à se refermer.

Stop ! Pierre décide sur le champ de tourner la page de l'histoire qu'il est en train d'écrire et qu'il voit se dérouler en temps réel sous ses propres yeux. Ou plutôt, il décide d'écrire une autre page. Debout au beau milieu du pont, inondé de soleil, il se laisse saisir par une puissante impulsion à rester là où il est, planté bien droit en ce carrefour fertile de la terre et de l'eau. Sa respiration se fait plus lente, plus ample aussi. Il se veut et se sent plus disponible que jamais pour toutes les directions à prendre, y compris pour celle de n'en prendre aucune. A quoi bon s'apprêter à rejoindre un futur qui n'existe pas, ou plus beaucoup, un futur réduit à une sorte de moignon ? Il se dit de nouveau que seul le présent existe, abondamment, indiscutablement. Qu'aucune sollicitude ne justifie de s'approcher de quoi que ce soit. Ni aucune terreur de le fuir.

La barque a disparu, et Corine avec elle, ressaisies et portées ensemble par les flots avides. Pas d'adieu ni de larmes. Bien calé dans l'ici et maintenant, Pierre regarde tout autour de lui. Un peu en amont de la dernière pile du pont, la rivière forme dans un repli des rochers une petite piscine naturelle qu'il n'a pas encore remarquée. L'eau y est claire et profonde, coupée du courant, sertie d'une toison de fougères qui la frôlent du bout des feuilles et s'y reflètent, diaprée par les jeux du soleil à travers les branches d'un vénérable saule pleureur s'étirant sur la berge. Des algues y déploient leurs longs filaments au rythme d'un ballet qui se déploie dans toutes les nuances du vert. Oui mais voici qu'elles ne sont pas les seules à danser au cœur de la vasque : en la blonde naïade, vêtue de sa seule chevelure, qui évolue souplement parmi elles, Pierre reconnaît la belle Véronique, qui les enjôle, les concurrence, les dompte presque à son rythme. Véronique ! Ici ! Maintenant ! Pourquoi ? Comment ? Enfin !...

Leur rencontre date de l'été dernier, sur le sable brûlant d'une plage de fin de vacances où, trois matins de suite, ils ont parlé de tout et de rien, de leurs parents, de leurs collègues, de leurs musiques préférées. Adolescents troublés et malhabiles, comparant épaule contre épaule le tannage de leurs peaux sans oser vraiment se toucher, ils ont fini, en se quittant au seuil du quatrième matin, par s'échanger leurs adresses avec des regards éperdus de frustration et, au cœur et au ventre, la nausée du désir inaccompli qui les a submergés en vain, ou presque. Après quoi, séparés par plusieurs centaines de kilomètres, ils ont bien tenté de s'écrire, le temps de constater que les mots étaient sans prise sur ce que leurs peaux avaient suggéré de part et d'autre des maillots de bain. L'échange de lettres, sur lesquelles en outre louchaient leurs parents, a vite cessé. Et voici que Véronique vient

de réapparaître, sans autre raison ni perspective, semble-t-il, que de nager libre et nue dans un creux de rivière, tout près du pont d'où Pierre la contemple, mais sait-elle seulement qu'il la contemple ?

A la différence de Corine qui, surgissant de leurs souvenirs d'enfance, l'a invité à suivre avec elle un trajet certes amoureux mais compliqué, constellé d'épreuves, Véronique ne lui propose rien. Ou plutôt : rien d'autre que, s'il le souhaite, de la rejoindre là où elle se trouve à l'instant, dans l'eau claire, profonde et immobile. Il repense au ténébreux, au lumineux Bruno qui, avant de lui donner à comprendre que nul n'était convié à partager sa quête solitaire, lui avait délivré ces belles paroles, éclairantes et désincarnées, sur la liberté et sur les choix que l'on fait ou croit faire en son nom. Et sur ce que représente la présence d'une rivière à ce sujet. En suivant Corine, Pierre aurait épousé – et peut-être assumé à la longue – la voie du devoir, de l'altruisme, de la fidélité des sentiments, de la responsabilité sociale. Soit, comme il aimait si souvent se le dire pour mieux s'en départir, toutes « ces absolues griseries et ces absolues grisailles » promises par le destin d'une vie d'adulte, si pleine et si vide. Ne s'imposent à l'inverse, en rejoignant Véronique, nulle référence au passé, nulle projection vers l'avenir, nulle autre certitude que celle d'accéder à sa pure beauté – et tant pis si elle n'est qu'impure –, d'envahir son espace aquatique dans l'instant-même, de vérifier que désir et plaisir font plus que rimer ensemble – et tant mieux si le désir est égoïste s'il est partagé.

Pierre abandonne ses vêtements sur le parapet du pont. Il descend vers la berge, contourne le tronc du vénérable saule pleureur et plonge sans hésiter dans la splendeur de l'eau froide, claire et profonde. Il ne saura jamais s'il y retrouve ou non la superbe Véronique, sa peau brune et nacré, ses yeux verts impatientes, ses lèvres ourlées, ses seins durcis par la fraîcheur, la douceur de ses cuisses, ses longs cheveux dorés flottant dans la lumière tamisée du soleil. Il se souvient en effet, mais trop tard, qu'il ne sait pas nager. Les pierres auxquelles il tente de s'arrimer sont visqueuses, elles glissent sous ses doigts. L'extrémité des longues fougères qu'il agrippe ne résistent pas à son poids. Sa bouche, sa gorge, ses poumons s'emplissent d'eau. Pendant qu'il sombre, il aperçoit encore, derrière un rideau d'algues ou peut-être de cheveux blonds, l'ombre déformée du pont de Pierre.

Saint-Claude – Paris.

Octobre 2019

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES

Le pont de Pierre - 2019

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0576-8